

Le féminin c'est comme les papiers gras : ça souille la grammaire, l'Assemblée nationale et les groupes de réflexion.

LES PASSE-TEMPS
D'ÉRIC NEUHOFF



ÉCRITS VAINS

Il paraît qu'elles y tiennent. Dorénavant, il faudrait dire « écrivaines ». Cela fait mal aux oreilles. Le mot sonne faux. Une épithète péjorative vient aussitôt à l'esprit. Cette féminisation du vocabulaire atteint à l'extrême. Ses tenant(e)s oublient simplement une chose : le français est une leçon d'harmonie. « Romancière », ça va. « Auteure », s'il ne choque pas l'ouïe, abîme la vue. Pareille initiative ne pouvait venir que de personnes n'ayant jamais lu un texte à haute voix. Elles ont l'air très sûres de leur affaire. On sent qu'il vaut mieux ne pas les contrarier. Malheur à celui qui rappellera que le langage s'apparente à l'esthétique, flirte avec la poésie, que la beauté n'est pas son ennemie. Il peut bien faire ce qui lui chante, à une condition : que cela chante. Le vocabulaire est un solide vieillard. On doit néanmoins le ménager. Il a ses habitudes. Il s'inscrit dans des siècles et des siècles d'échange et de compréhension. L'idée de mettre un « e » muet à la fin de tous les mots risque de conduire à des catastrophes. On veut appliquer de nouveaux principes à un domaine qui n'en manque pas. C'est comme si, à chaque match, les règles étaient changées. On y perd son latin. La conversation est un jeu. Écrire est un sport de compétition. Le terrain ressemble à un jardin de Le Nôtre. Y jeter des papiers gras constitue une faute de goût. La phonétique ne compte pas pour rien. Aujourd'hui, les professions se barbouillent de rouge à lèvres. « Mairesse » n'est peut-être pas le choix le plus approprié pour susciter des vocations d'élus. Une envoyée spéciale deviendra-t-elle une « reporteuse » ? Cela donnerait presque envie de rendre sa carte de presse. Et comment baptiser la dame chargée des exécutions capitales ? « Bourrelle » ? Cela fait un peu inspecteur de police dans un feuilleton télévisé des années 60. Qui dévoilera la façon dont l'Élysée baptise désormais Valérie Trierweiler ? La best-scélatrice ?

Le
**vocabulaire
est un solide
vieillard.
On doit
néanmoins
le ménager**

Des événements très récents accumulés viennent se compléter dans le sexisme exprimé, quoique dans des registres bien différents lexicalement parlant. Preuve supplémentaire, s'il était encore besoin de le prouver, que le sexisme, comme la bêtise crasse (dont il n'est qu'une des illustrations les plus tragiques) est la chose la mieux partagée au monde et ne connaît point de milieu épargné : ils n'en meurent pas tous (on a envie de rajouter « hélas ») mais tous en sont frappés (fable de La Fontaine bien connue *Les hommes malades du sexisme*) tout en étant persuadés de ne pas en être atteints donc de ne pas avoir besoin de se soigner.

Commençons par le témoignage de loin le plus infect, le mot est faible. Un journaliste écrivant dans le *Figaro Magazine*, Éric Neuhoﬀ, dont on peut lire le torchon ci-contre, y va de son refrain sur l'inanité de la féminisation des noms de métiers, refrain déjà entendu, seriné, ressassé en toute objectivité scientifique bien sûr, par des individus se sentant subitement pousser des ailes de linguistes à deux balles, pour dissenter sur la grammaire et l'harmonie du langage. **Le texte est un des sommets du genre dans le dégoût exprimé pour le féminin grammatical** (et donc le féminin tout court). Car les femmes n'y sont que des « elles » n'ayant que des idées idiotes (forcément, ce sont des femmes) : « *il paraît qu'elles y tiennent* », « *elles ont l'air très sûres de leur affaire* », « *il ne faut pas les contrarier* ». Et

en plus « elles » ne lisent jamais à haute voix, sinon « elles » n'auraient pas eu une telle initiative saugrenue de vouloir s'appeler *auteures*, mot affreux qui blesse objectivement les oreilles. Et encore moins de s'appeler *écrivaines* car on y entend le vilain adjectif *vaine* ; alors que dans *écrivain*, on n'entend nullement *vain*, comme tout auditeur peut le constater et tout lecteur le lire. Le masculin est beau beau beau, toujours, par essence, le féminin est laid laid laid, toujours, par essence, CQFD. Lumineux, transcendant, un nouvel Einstein de la grammaire est né.

Car pour cet éminent linguiste que le monde entier va nous envier désormais, les formes féminines sont toutes laides à l'oreille ou à la vue, ou les deux, et ne sont que l'équivalent de « *papiers gras dans un jardin de Le Nôtre* », que mouches noires dans le bouillon, que taches disgracieuses sur une chemise de soie (la langue française si harmonieuse). Créer le plus naturellement du monde les formes féminines, c'est « *se barbouiller de rouge à lèvres* » (la femme n'est qu'un barbouillis de rouge à lèvres). Car « elles » mènent objectivement rien moins qu'« *à la catastrophe* » pour la belle et bonne vieille langue française qui se doit d'être immuable au masculin, c'est ce qui fait qu'elle est harmonieuse et supérieure. Ce monsieur barbouillé de ... ??, et même d'une bonne couche, ne sait même pas qu'elle avait justement dans les temps anciens des féminins absolument partout dont « bourrelle »¹. N'en eût-elle point eu que cela

¹ L'historienne Marie-Lucy Dumas, lors d'une passionnante conférence sur les prénoms féminins au Moyen âge, a rappelé que tous les métiers y étaient exercés par des femmes, avec le nom grammatical assorti. Il y avait ainsi des enlumineuses, des parcheminières, des médaillères, des bouchères, etc. Le
© Josiane Ubaut 2

ne changerait rien à la chose pour l'heure actuelle, où de nombreux métiers peuvent être aussi exercés par des femmes (ce qui doit considérablement gêner ce monsieur aux entournures), nécessitant donc une dénomination correcte en adéquation avec la personne occupant le poste. Il ne sait pas davantage que **les autres langues romanes sont toutes pourvues de féminins**, et notamment l'occitan (depuis le Moyen Âge, quelle horreur !). On dit ainsi *autora* en espagnol, en catalan, en occitan, et *autrice* en italien, sans que l'on ait entendu dire que ces langues aient couru « *à la catastrophe* ». **Car il n'y a que les dictionnaires de français qui ont quelques trains de retard.** Prenons par exemple le dictionnaire Larousse de français-espagnol de 1991 : « *écrivain* m. *Escritor*. Femme *écrivain*, *escritora* ». Prenons le *Diccionari de la llengua catalana* de 1989 : *escriptor*, -a m i f. *Persona que escriu llibres...* ». Prenons le Robert et Signorelli d'italien-français de 1988 : « *scrittore, trice*, *écrivain* (m.) : *una scrittrice a la moda*, un *écrivain à la mode* [!] ». Comique non que cette langue française qui ne voit que du mâle absolument partout, même dans « *una scrittrice* » ! Et c'est bien là qu'est la catastrophe et le ridicule, avec des vicaires prêchant encore en 2014 la religion du masculin exclusif, alors que depuis plus de 20 ans (il faudrait voir les versions antérieures de ces dictionnaires où ces féminins sont peut-être déjà consignés) les dictionnaires des langues romanes portent tous les formes féminines. Et même en français, car si *maresse* le dégoûte en tant que « son affreux qui n'a jamais existé dans le bon vieux langage français à ménager comme un vieillard », c'est qu'il n'a pas beaucoup lu. Sinon il serait

concile de Trente leur portera un coup fatal en interdisant certains métiers, La régression commençait.

forcément tombé sur *maîtresse, pastresse, vengeresse, princesse, comtesse, duchesse, ogresse, poétesse, prêtresse, déesse, papesse, pécheresse, devineresse, prophétesse, abbesse, pauveresse, drôlesse, larronnesse, diaconesse*, (certains en usage depuis le 11^{ème} siècle, excusez du peu), et on en passe, et même *gonzesse* et *ânesse*, puisque nous sommes toutes stupides à pleurer avec nos manies de féminisations « récentes » si disgracieuses à l'oreille. On se fait un plaisir de lui compléter son éducation grammaticale par ce court extrait du *Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme* (1775), de Pierre Étienne Bonnot de Condillac, où le professeur explique à l'élève la formation des féminins : « *Cependant la terminaison féminine offre quelquefois de plus grandes altérations [que de rajouter un simple e à la fin du masculin]. Par exemple les substantifs parleur, chanteur, demandeur, défenseur, acteur, protecteur, font au féminin, parleuse, chanteuse, demanderesse, défenderesse, actrice, protectrice...* ». On lui sert encore une petite louche, avec des exemples tirés de *Grammaire des grammaires* (1822), de Charles Pierre Girault-Duvivier qui, expliquant aussi la formation des féminins, donne de nombreux exemples : « *quêteur/quêteuse, polisseur/polisseuse, chanteur/chanteuse, demandeur/demanderesse, pécheur/pécheresse, défenseur/défenderesse, bailleur/bailleresse, borgne/borgnesse*, [que de *-esse*, que de *-esse* ! que de papiers gras !], *conducteur/conductrice, inventeur/inventrice* [donc déjà usité avant 1822 !], *ambassadeur/ambassadrice*, citant même Jean-Jacques Rousseau ayant usé de *amatrice* (pourtant, en matière de misogynie et d'enflure de l'égo, il s'y connaissait !) et d'autres auteurs usant de *appréciatrice, dénonciatrice, déprédatrice, triomphatrice, adulatrice* (usages nous dit l'auteur, approuvés par les grammairiens car

conformes à la langue, mais refusés par les Académiciens qui ne les avaient pas enregistrés dans leur dictionnaire, déjà cramponnés qu'ils étaient sur leurs vieilleries, eh oui, c'est génétique !!).

Mais on ne peut être à la fois sexiste, misogyne et cultivé, c'est incompatible. La preuve, « *il y perd son latin* » ce pauvre monsieur Neuhoff, car un rien le déstabilise : pensez donc, tous ces *e/euse/eure/esse* scandaleusement ajoutés à la fin des mots, alors que cela ne s'est jamais fait (comme le montrent les exemples susdits), quel fouillis, quel désordre, quelle agression au bon goût exclusivement français ! Vite, un coup de sécateur de toute urgence aux prolongements caudaux si disgracieux de ces mots ! En matière de castration (que l'on nous retourne éternellement), on fait difficilement mieux... Latin qui pourtant n'a pas dû beaucoup lui encombrer les neurones semble-t-il (sinon il connaîtrait les suffixes latins dont les féminins dérivent), pas plus que la grammaire de toute évidence, ni celle du français ancien (féminins de partout) ni celle des langues romanes (féminins de partout), ou même la recherche sur Internet où il aurait aussi, sans difficulté, trouvé ce *bourrelle* qui le fait tant bondir (en tant que femme du bourreau, comme *colonelle* a été la femme du colonel mais s'applique maintenant à celle exerçant cette fonction). **Cela ne serait que risible ou pathétique, si le texte n'était autant de mépris, autant d'acharnement dans le rabaissement de ces « elles » grammaticales et de ces « elles » de chair et d'os, barbouillées de rouge à lèvres et entêtées dans leurs idées absurdes, et qui lui font horreur autant les unes que les autres.** Mais gageons qu'il jurerait ses grands dieux qu'il n'est pas sexiste pour deux sous... **En plus de faire rire à gorge déployée les**

linguistes, on plaint l'auteur (Dieu que ce mot est laid au masculin, non ?) ou plutôt l'écrivain jouant au grammairien besogneux dans sa démonstration sans queue ni tête, **de n'avoir même pas la décence de dissimuler plus habilement sa pathologie**, car cela en relève de toute évidence : misogynne/sexiste/machiste outrancier voire gynophobe (qui mériterait un dépôt de plainte en justice pour sexisme) et exhibitionniste en plus, au lieu de se cacher honteusement dans une arrière-cuisine pour débiter ses insanités avec des coreligionnaires qui ne manquent certes pas.

Savez-vous donc ce qu' « elles » vous disent, monsieur Neuhoff, à défaut de vous suggérer quelques adresses pour régler votre gros problème avec les féminins sur un divan, lieu plus approprié qu'une colonne d'un magazine ? Savez-vous combien « elles » se fichent royalement de votre opinion sur les féminins, qui n'ont pas besoin d'une autorisation de mâle pour exister (c'est automatique en linguistique, comme *vert/verte, noir/noire, chanteur/chanteuse, cuisinier/cuisinière*), au lieu de dire à leur place ce qui est bon pour « elles » ? C'est plus que maladif ce réflexe de castrer systématiquement les noms et adjectifs de leur désinence féminine, non ? Savez-vous ce qu' « elles » en pensent de votre papier bien plus que gras, car tout juste bon à être lu d'un derrière distrait, selon l'expression consacrée ? À parler de papiers gras gâchant le paysage, savez-vous que vous assainiriez avantageusement la profession en rendant votre carte de journaliste, comme vous le suggérez ? Chiche, monsieur le misogynne/gynophobe : rendez-la et bon débarras, cela nous évitera d'autres papiers (et en plus vous avez été payé pour l'écrire) de la même eau trouble que vous dégainerez

sûrement lors d'une prochaine démangeaison irréprouvable.

Il est vrai qu'on le conseillerait tout aussi volontiers à bien d'autres de ses confrères en misogynie, du *Nouvel Obs* au *Figaro*, en passant par toutes les tendances. Éric Zemmour n'est pas mal non plus dans sa haine obsessionnelle du féminisme. Lui qui affirme que la domination sociale des hommes sur les femmes entretient l'érotisme, comme le lui faisait remarquer ironiquement un E journaliste de FR5, qui est révolté par le slogan féministe de mai 68 « mon corps m'appartient » et épouvanté par la féminisation de la société, cause patente de la chute de la France². Et Daniel Morin est aussi son triste cousin sur France-Inter, avec son texte inqualifiable à propos de Nolwenn Leroy (voir notre article *Diguèron...*). Et... Et... Car tous en sont atteints (quels que soient les bords politiques, précision à l'attention de ceux et celles encartés à gauche et croyant ce vice réservé à la droite) ainsi que souvent d'une autre pathologie : l'horreur des langues régionales et de leurs locuteurs et locutrices (horrible féminin barbouillé de rouge à lèvres, pour faire expressément plaisir à monsieur Neuhoff). Peut-être arguera-t-il comme Daniel Morin, que son torchon n'est

² Il dit qu'il ne fait que reprendre ce que Rousseau disait déjà, « *qui pourtant aimait les femmes* ». Ah ! bon, Rousseau aimait les femmes ? Quel scoop ! Il a vécu consciencieusement à leurs crochets, il a mis ses cinq enfants à l'Assistance publique (tout en écrivant un idyllique traité d'éducation qu'il n'a donc pas eu loisir d'appliquer à ses propres enfants, dommage pour eux !), et des sites parlant de Rousseau le qualifie même de « *misogynne aimé des femmes* » (hélas, il y a toujours eu des inconscientes). Quant à ses principes d'éducation des femmes, c'était la formule maison-broderie-cuisine (« *elles* » aiment ça depuis l'enfance, « *elles* » n'aiment pas apprendre à lire et compter), donc pas franchement la vision émancipatrice d'un Condorcet ! Zemmour, lui, regrette qu'elles ne soient plus « *à la maison derrière leurs machines à coudre* ».

en fait que « *de l'espièglerie et du droit à l'allitération* » ?



Un autre évènement sans mot grossier mais tout aussi scandaleux vient de se passer à l'Assemblée Nationale. Le jeune député UMP du Vaucluse Julien Aubert n'a cessé de s'adresser à la Présidente (qui remplaçait le Président habituel) par un « Madame le Président », avec une volonté provocatrice non dissimulée. Rappelé plusieurs fois à l'ordre, celui-ci s'est obstiné dans sa masculinisation militante, qui en dit long sur sa vision des femmes. Il est même allé jusqu'à user d'un « Madame » tout court, totalement contraire aux us de l'Assemblée Nationale qui veut que l'on appelle la fonction de Président(e) par son nom (c'est le règlement du lieu, le même que dans les universités ou les tribunaux d'ailleurs). **Ce qu'il ne peut ignorer bien évidemment et il ne se serait jamais permis d'appeler le Président d'un simple « Monsieur ».** Mais il prétend « *appliquer les lois de l'Académie française* », assemblée connue pour sa modernité (et son amour des langues régionales). On lui rappellera aussi, comme au précédent, que **les féminins grammaticaux n'ont pas à être décrétés recevables ou pas sur un plan idéologique** (par misogynie, sexisme,

machisme, gynophobie, vieilleries transies) **mais sur le seul plan de leur formation en conformité avec la langue**, et proposés par des linguistes analysant la langue (et non l'Académie française). Lesquels expliquent comment former les féminins selon la forme du masculin : certains *-eurs* donnent ainsi des *-euses*, d'autres des *-eures*, et d'autres encore des *-trices* ou des *-tresses*, d'autres sont identiques pour les deux genres (*dentiste, journaliste, géographe, fonctionnaire*, seul l'article change)³, d'autres se contentent d'ajouter un *e*, ces différences s'analysant au regard de la tradition de formation des féminins dans la langue (quelle qu'elle soit), notamment à partir des verbes dont découlent ces substantifs. Quel scandale insuppor-table en effet. **Ces analyses de spécialistes (et non ces prurits de sexistes) ont abouti à la publication d'un très officiel *Guide de la féminisation des noms de métiers, titres, grades et fonctions* édité en 1999** que le provocant Julien Aubert ignore visiblement. Normal aussi, on ne peut pas être politicien sexiste (très très gros pléonasme) et cultivé en grammaire... Et qu'ose-t-il répondre après sa sanction d'un rappel à l'ordre (avec perte temporaire d'indemnités pour lesquelles ses collègues le soutenant entièrement et gagnant si peu, vont être obligés de se cotiser en se mettant sur la paille, pleurons sur leur misère qu'il essaie de nous faire partager) ? Qu'il « *n'a aucun regret, qu'il n'a pas mal agi* », car il « *ne cède pas à l'idéologie dans le langage* », et qu'il n'est qu'« *une victime d'une novlangue idéologisée* » ! 400 ans (au moins) que ces féminins étaient déjà attestés, 15 ans que le guide est édité pour les

³ En occitan : *dentista, jornalista* (identiques pour les deux genres), mais *autor/autora, actor/actritz, foncionari/foncionària, geograf/geografa, notari/notària, cantaire/cantaira*.

(re)mettre en circulation de façon conforme à la langue en fonction de l'évolution des accès aux métiers anciens et des métiers nouveaux, **que tous les dictionnaires d'italien, espagnol, catalan, comportent les formes féminines**, dont *presidentala/presidentessa* (évidemment cela n'empêche point le sexisme pour autant dans ces pays), comme pour les exemples précédents, et **en France on en est encore à ces rejets antédiluviens de vieux machos encroûtés** (ils peuvent être jeunes civilement, la c... n'attend pas le nombre des années, chantait Brassens, ... misogynne lui-aussi). **Car former les féminins grammaticaux relèverait d'une idéologie mais s'obstiner à dire « Madame LE » n'en serait point**⁴. À quand, dans la foulée, le rejet des adjectifs et des pronoms relatifs féminins par Julien Aubert pour assainir définitivement le paysage de tous les papiers gras et faire ainsi plaisir à Neuhoff ? Va-t-il parler de « quel beau vue de la plaine vert du Vaucluse ! », phrase pas plus incongrue en soi que son « Madame le Président » ? Encore une pauvre petite victime de toutes ces « elles » idéologisées, qui nous demande en plus de pleurer sur son sort de sanctionné, qu'il a pourtant cherché avec une lanterne... Sanction d'habitude « réservée au doigt d'honneur » précise-t-il outré. Mais vos paroles sont une forme de doigt d'honneur, étant donné votre obstination, cher monsieur Aubert ! C'est

⁴ Le processus de nomination n'a pas à être relié à la personne avec laquelle on se sent ou pas en sympathie. Or visiblement, le député a en horreur la présidente en question, et s'abaisse à ce genre de comportement par aveuglement idéologique. À rebours, nous tenons à préciser que notre prise de position pour l'appellation de « Madame la Présidente » ne relève nullement d'une sympathie quelconque que nous pourrions avoir pour sa personne. Elle relève de la stricte linguistique qui veut que tout sujet féminin soit qualifié au féminin, point. Cela s'apprend pourtant dès l'école primaire.

certes moins grave que le délinquant fiscal Thévenoud (auquel il a fait aussi référence) mais l'Assemblée ne dispose d'aucun moyen juridique pour le sanctionner sur ses « phobies administratives » ni l'en guérir, ce qui est certes très regrettable voire révoltant. Il est cependant assez plaisant qu'un député dénonce les turpitudes d'un confrère pour absoudre son comportement, car on s'étonnerait que l'Assemblée se donnât un jour les moyens de sanctionner quoi que ce soit chez ses membres, de quelque bord politique qu'ils soient... Même pas les augmentations délirantes de leur salaires et primes, déjà délirants, qu'ils se votent. Et encore moins de voter l'inéligibilité de ses délinquants comme le demandent bien des citoyens, vu qu'ils s'autoamnistient avec une belle unanimité.



Un bonheur n'arrivant jamais seul, l'autre évènement qui vient de tomber dans notre boîte est la diffusion du programme des *Journées du Larrazet* (82) qui consacrent chaque année deux jours de réflexion sur un thème en liaison avec l'Occitanie. Cette année le thème en est « *L'histoire et la fonction de l'occitanisme* », mais le thème importe fort peu. **Car le scandale qui saute immédiatement aux yeux est qu'on y**

compte rien moins que dix-huit intervenants et pas une seule femme. Cherchez l'erreur. Messieurs Neuhoff et Aubert en bondiront encore de joie, soyons-en sûrEs : **pas une seule intervenantE, pas la moindre auteurE, la moindre professeurE, la moindre chercheuSE, la moindre historienNE, la moindre militantE, bref pas un seul papier gras dans le jardin des mâles occitans ou un seul tube pour venir barbouiller de rouge ce bel aréopage masculin** ⁵. Nous y avons des amis qui interviennent et certains ont été choqués aussi, mais ce sont des oiseaux plus que rares dans le milieu. Que nous a répondu l'organisateur de ces rencontres ? Puisque le thème n'était pas la misogynie du milieu occitan (« *réelle ou supposée* » a-t-il pris soin de préciser), il n'y avait pas lieu d'inviter des femmes !!! En effet et en toute objectivité, les femmes ne peuvent s'exprimer que sur ce sujet (et la cantine et la bibliothèque à l'école, ajoutent quelques mufles d'élus à l'égard de leurs adjointes), elles n'ont rien à dire sur tous les autres. Suivaient encore d'autres fausses raisons tout aussi vaseuses puisque totalement hors sujet, tentant pitoyablement de justifier le ratio 0/18 : « *fragilité de l'association organisatrice* », « *rencontres qui ont le mérite d'exister* », mais quel est le rapport avec l'élimination des femmes ? S'il y avait des invitéEs, cela rendrait l'association plus fragile ? Et lèverait du mérite à l'existence de ces journées ? Une couche supplémentaire de muflerie ou d'inconscience absolue (**le sexisme se pratique hélas naturellement, comme Monsieur Jourdain faisait naturellement de la prose**), mais les organisateurs non plus ne sont pas sexistes, promis juré. Tous, où que ce soit, ne font que

ne pas céder à l'idéologie ambiante imposée-par-les-femmes-castratrices-qui-n'aiment-pas-les-hommes-et-veulent-tout-barbouiller-de-rouge-à-lèvres (pour réunir en une seule phrase les pauvres clichés que les sexistes nous servent à répétition) en prétendant être représentées dans les colloques et réunions diverses. Donc plus prosaïquement en volant quelques places aux hommes, selon la vision patrimoniale de ces messieurs (car on leur vole leur place qu'ils ont acquise de droit de naissance). **Que diraient-ils si un colloque dont le sujet est généraliste** (et pas « les femmes parlent des femmes ») **ne comportait que 18 femmes et pas un seul homme ?** Appel à la révolte contre ces femmes qui n'aiment-pas-les-hommes, moqueries acides et cris d'orfraies envahiraient l'espace. Mais en sens inverse, c'est naturel, normal, totalement justifié et les femmes n'ont pas le droit « d'ouvrir leur bec » pour dénoncer (pour poursuivre la métaphore ornithologique). Cerise sur le gâteau, ironie suprême, le texte de présentation de ces rencontres ose proclamer « *l'esprit de pluralité dont nous avons tous besoin, pour réfléchir tous ensemble les voies de l'Occitanie du 21^{ème} siècle* ». Sans rire ? ! *Pluralité et tous ensemble...* mais sans les femmes donc ? ! Les voies de l'occitanisme du 21^{ème} siècle s'annoncent déjà comme de belles impasses, dans la franche lignée des impasses précédentes.

L'occitanisme rongé par le machisme endémique, l'élimination orchestrée de ses femmes par l'organisation à tous les niveaux de leur invisibilité (anthologies comptant au mieux 2 femmes sur 60 auteur(e)s, pas de femmes à la tête d'institutions, colloques éternellement déséquilibrés, jury

⁵ La programmation définitive fait finalement apparaître une femme : quelle révolution audacieuse !

exclusivement masculin ⁶), **l'absence des féminins des adjectifs courants dans bien des dictionnaires** (?!, non qu'ils n'existent pas mais il est sans doute sans importance de ne pas les donner), l'acharnement critique uniquement sur les ouvrages/articles de femmes⁷, **les horreurs que les internautes osent écrire, souvent sous couvert d'anonymat** (on a le courage que l'on peut)⁸, **nous les dénonçons depuis des décennies**. Il a fait l'objet de notre étude *Escrichs sus lei femnas, Escrichs de femnas* (2012), qui présente **le lexique misogyne relevé dans les dictionnaires, d'une férocité sans égale et d'une abondance telle (car sans équivalent du côté masculin) qu'il montre la même**

⁶ Nous rajoutons cet autre exemple d'absence au texte primitif. Un prix de la traduction d'une oeuvre étrangère en occitan sera attribué par l'éditeur *Letras d'oc*. Le jury est composé de... 6 hommes, pas une seule femme !

⁷ En ce qui concerne notre métier de lexicographe, **nous avons été la seule à essayer des critiques ironiques, condescendantes, dédaigneuses**, de la part d'hommes (évidemment, car la langue est leur propriété exclusive, dont certains linguistes dégainant leurs titres à tout bout de champ mais ne produisant strictement rien). Lesquels, comme par pur hasard bien sûr (et absolument pas par sexisme/misogynie), **n'ont jamais écrit la moindre critique sur aucun dictionnaire antérieur, tous écrits par des hommes**. Et pourtant le dictionnaire d'Alibert, devant lequel ils se prosternent comme pèlerins en lieux saints, contient au moins 800 fautes. C'est nous qui les avons relevées, 40 ans après sa publication. Ils auraient donc tous eu largement le temps de l'analyser : c'est dire l'adoration aveugle pour un dictionnaire d'homme ainsi que pour tous ceux ayant suivi, mais la critique immédiate pour un dictionnaire de femme (et alors même que dès sa parution, nous donnions sur notre site les erreurs ou coquilles relevées par nous ou par des lecteurs amicaux). Dans la multitude d'auteurs de lexiques ou dictionnaires, il n'y a donc que nous pour avoir eu droit à ce « privilège dû à notre sexe » sans doute, comme on disait au 18^{ème}.

⁸ Et qui nous ont fait cesser toute collaboration au *Jornalet*, et même tout récemment enlever tous nos articles, suite à une dernière bassesse qui a fait plus que déborder le vase.

pathologie, le même acharnement que nos deux arrogants linguiste de pacotille et politicien précédents. La fonction de l'occitanisme ? **Sans doute perpétuer ad nauseam le même comportement déplorable envers les femmes** (certes pas plus que dans la vie franco-française, la preuve, et avec des rencontres où cette discrimination n'est pas appliquée, mais c'est loin d'être la loi générale), **tout en se gargarisant en plus d'une idéologie troubadouresque et d'un humanisme de gôche, donc l'imposture totale**. Ici, pas d'exhibition lexicale à la Neuhoff, pas d'entêtement dans l'interpellation d'une femme par un article et un nom masculins : juste l'oubli, la censure, le voile, 18 intervenants « ils » en rangs serrés et pas la plus petite place pour des « elles ». Et si c'était plutôt imprimé au fer chaud dans les mentalités occitanes, génétiquement, dans la suite logique de bons vieux dictons occitans misogynes se comptant par centaines, du type « *paraulas de femnas, pets d'ase*, paroles de femmes, pets d'ânes » ou encore « *leis escrichs son d'òmes, lei paraulas de femnas*, les écrits sont des hommes, les paroles des femmes », ou encore « *l'ombra d'un òme vau cent femnas*, l'ombre d'un homme vaut cent femmes », et tant d'autres rabaissant les femmes au rang de chèvres, mules, oies, pies ? Donc à quoi bon les convier puisqu'elles n'ont rien à dire, et si elles parlent, c'est comme si elles pétaient ou jacassaient ? Pardon, à ces rencontres du Larrazet, des lectures de textes (d'hommes ?) seront assurées par une femme. La censure n'y est bien que « supposée » de notre part, et pas du tout réelle, c'est du pur fantasme. Un de ses organisateurs, ou confrère en ostracisme, vient de nous interpellé sur *Lo Jornalet*, furieux sans doute de voir dénoncer publiquement le ratio 0/18 dans notre remarque à un article d'une

intervenante qui citait quelques dizaines de prénoms de femmes de l'occitanisme, toutes ouvrières de l'ombre et priées bien sûr d'y demeurer. **Car on connaît la chanson : on se doit de « le dire avec délicatesse »** (sic !!), **en levant sagement le doigt, sagement assise à son petit bureau d'écolière, en courbant délicatement la tête pour s'adresser au maître.** Sinon, on est de toute évidence une furie. **L'idéal absolu étant bien sûr de rester totalement muettes et patientes** (qualités inculquées aux femmes depuis des millénaires, particulièrement par les religions monothéistes), **donc d'attendre le bon vouloir de ces messieurs pour la reconnaissance de nos droits** (ce qui ne veut pas dire l'égalitarisme forcené revendiqué par certaines ultras, et cela seul doit être critiqué, ce dont nous ne nous privons pas).

L'organisateur a cru sans doute que nous revendiquions une place (!?, dépitée de n'être pas invitée !?), comme le lui ont reproché des hommes non invités, blessés dans leur petit ego d'indispensables envahissants) et nous a donc conviée à venir, pour essayer de rattraper le coup (c'est sûr, on va y aller ventre à terre faire le bouche-trou de caution, en exultant de bonheur d'avoir fait monter le ratio à 1/18, ce qui est bien mal nous connaître). Nous lui avons donc précisé qu'il s'agissait des femmes en général, en s'étonnant qu'il n'ait point trouvé ne serait-ce que trois femmes dignes d'être invitées à livrer leurs analyses, entre Carcassonne et Montauban en passant par Toulouse pour rester dans des terres proches de ces rencontres. Comme il y en a largement plus que trois, il n'a pas dû beaucoup chercher et il n'est nul besoin d'aller jusqu'à Montpellier.

Comme l'architecte François Fontès de Montpellier qui a inscrit les noms de

personnalités mondiales (scientifiques, littéraires et artistiques) sur la façade d'un lycée de la ville : sur 1500 noms... 22 femmes ! De grandes scientifiques, peintres, écrivaines censurées, mais il y a les Beatles et un politicien local !! Furieux d'être pris la main dans le sac et par une femme en plus, il nous a fait une réponse cynique et muflé au possible, disant qu'en l'absence objective de femmes célèbres, il aurait aimé mettre tous « *les noms d'admirables femmes au foyer* ». Nous lui avons donc envoyé une centaine de noms de femmes célèbrissimes rien que pour la France. Pour les noms de rues, les noms d'écoles, collèges, lycées et bibliothèques, mêmes oubliés : au mieux 6 % de noms de femmes⁹. Les femmes scientifiques déplorent exactement la même chose : l'organisation orchestrée de leur invisibilité, où elles doivent prouver, toujours prouver, qu'elles sont autant légitimes que les hommes. **Quels milieux professionnels, politiques et associatifs ne connaissent pas ces comportements ?** Ils sont rarissimes. Le splendide Musée d'Histoire de Marseille (mais censurant totalement la langue d'oc, un de plus après le médiocrissime Mucem, voir notre réponse à la Mairie de Marseille) y tombe à pieds joints : pratiquement que des hommes qui ont été conviés à intervenir dans les vidéos.

Et pour compléter les usages qui ne savent plus sur quel pied masculin/féminin danser **tant on y refuse les féminins grammaticaux ou tant ils ne sont pas connus à force de se refuser à les employer donc de les rendre banals**, nous citerons trois exemples reçus à quelques jours d'intervalles tout récemment.

⁹ Une amie vient de nous transmettre la décision de la municipalité d'Elné de remplacer les noms de femmes initialement prévus dans un nouveau lotissement par des noms de montagnes. Papiers gras, papiers gras !

Tout d'abord, le texte de présentation d'une conférence organisée par le Musée Pierre-André Benoît d'Alès transféré par une amie. On se demande comment il serait corrigé par un/une professeur(e) de français le trouvant un jour dans une copie : « *Écrivain, historienne, ethnologue, xxx est aussi une fervente défenseur de la langue occitane* ». Formulation logique, en bonne langue française « tellement académique et harmonieuse », n'est-ce pas messieurs Neuhoff-Aubert, puisqu'elle suit à la lettre vos usages forcenés des masculins mélangés à quelque papiers gras restant féminins ! Vous devriez en jubiler d'aise non ? D'autres moins idéologisés que vous trouveront plus prosaïquement que c'est de la grammaire bien malmenée, bref un modèle de vraie catastrophe de langue française que l'on peut lire hélas partout. Exactement du type de la phrase que nous avons inventée précédemment, avant de recevoir cet exemple : la réalité dépasse encore une fois la fiction. Nous l'avons signalé au Musée qui a eu l'honnêteté de corriger immédiatement et de refaire un courriel, ce dont on ne peut que les féliciter. Le problème, c'est que c'est une femme qui a rédigé le texte (par inadvertance du copié-collé nous a-t-elle dit, danger que nous pratiquons tous et qui nous piège tous), mais qui nous a avoué toutefois sa difficulté à écrire « *écrivaine* », tout comme elle signe d'ailleurs « *conservateur* ». Cela en dit fort long sur la résistance de la société française aux « *féminins des métiers, grades et fonctions* », y compris de la part des femmes s'autocastrant dans la désignation de leur métier (directeur, professeur, conservateur, maître de conférences, auteur, recteur), **conséquence de la main de fer exercée par les hommes/le genre grammatical masculin**

dans les mentalités ¹⁰ . Car le genre grammatical féminin est comme par hasard plus dévalorisé, voire carrément péjoratif. L'étude a été menée depuis fort longtemps en français. Nous l'avons montré également pour l'occitan (ainsi que le machisme congénital du lexicographe Louis Alibert édulcorant les travers masculins dans les traductions françaises, mais chargeant encore plus les travers féminins, lorsqu'il a recopié le dictionnaire de F. Mistral). Que lit-on par exemple dans *Le petit Robert* à l'entrée poétesse : « *Femme poète. Rem. Ce nom tend à devenir péjoratif. On dira : cette femme est un grand poète* ». Fermer le ban (Neuhoff et Aubert doivent en exulter de bonheur). **Réflexes stupides de quelques femmes** : puisque Docteur est plus valorisant que Doctoresse, que Poète est plus valorisant que Poétesse, que Chirurgien est plus valorisant que Chirurgienne, je veux qu'on m'appelle Docteur, Poète et Chirurgien ! **Soumission, démission, autodénigrement, alors que la seule réaction saine est d'imposer la banalité des féminins en les rendant visibles, toujours plus visibles et assumés par celles qui se devraient au contraire de les promouvoir, sans complexe.** Il faut donc être en permanence aux aguets pour ne pas dire sur le pied de guerre pour dénoncer ces dérives sexistes langagières parfois consenties par celles qui se devraient de les refuser énergiquement, ce qui est totalement navrant. **Car en symétrique, aucun homme n'a eu besoin d'être sur le pied de guerre pour défendre le masculin, ni en grammaire** (où jamais le masculin n'est plus péjoratif que le féminin), **ni dans l'accession à des postes professionnels, ni dans l'accession aux**

¹⁰ Il faudrait comparer la situation avec d'autres pays. Mais c'est aussi 6% de noms de rues octroyés à des femmes en Italie...

grandes écoles, ni dans l'égalité des salaires, ni dans le droit de vote, ni dans la représentativité politique, ni..., ni...

Le deuxième exemple provient de l'annonce de l'attribution du prix de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse à un ouvrage écrit par une femme, ayant rassemblé des textes de poétesses contemporaines et intitulé « *Les Trobairitz : femmes poètes du sud au XXIème siècle* ». On fait plus que s'en réjouir, d'autant que deux des participantes sont des amies. Mais que lit-on avec consternation sur la quatrième de couverture, en plus de « *poètes* » sur la première ? Que l'auteure se présente comme "*poète depuis plus de trente ans, auteur d'un essai en poésie contemporaine sur X, écrivain dans plusieurs genres*"¹¹. **Ah ! quelle belle cohérence lexicale et symbolique avec l'objet de l'ouvrage !** Et pourquoi cette infâme concession à *Trobairitz* alors que *Trobadors* au masculin qui-sonne-si-mieux aurait eu bien plus de panache, non ? ¹²**Un livre d'une femme avec des femmes mais qui censure les féminins grammaticaux ! Un comble non, si le sexisme grammatical se met à être pratiqué aussi drastiquement par les femmes elles-mêmes !**

Le troisième exemple est absolument identique. Contactée par Internet par une femme, à propos d'un de nos articles sur les arbres, celle-ci signe « *parfumeur créateur, animatrice de sorties olfactives* ». Encore une belle incongruité grammaticale, car pourquoi « animatrice » puisque « créateur » (ou

réciroquement). En quoi « parfumeuse créatrice, animatrice... » serait moins noble, sérieux, crédible ? Nous lui avons conseillé de réfléchir au pourquoi de ses choix si incohérents. Tous ces exemples qui nous arrivent en avalanche montrent le degré d'aliénation de certaines et leur soumission langagière (consciente ou inconsciente) dictée par les hommes, tout en se croyant leurs égales en droits. Et en se montrant parfois agressives envers celles qui leur font la réflexion sur l'incongruité de leur titre masculin. Ce qui est tout de même un comble, car si elles arrivent à occuper désormais de plus en plus de postes autrefois dévolus exclusivement aux hommes, c'est parce que des féministes se sont battues pour que les générations d'après en arrivent à plus d'égalité¹³. **Nous avons coutume de dire que, à défaut de continuer à se battre, elles pourraient avoir au moins la reconnaissance du ventre.** Mais non, elles sont « anti-féministes » convaincues... D'autres, moins ingrates mais peu lucides, croient « qu'on a tout gagné, plus besoin de lutter, on a des droits égaux ». Ou le tragique déni de réalité...

Et l'on constate donc effectivement que tous ces exemples alignés ne sont bien que du sexisme « supposé » de la société contemporaine. **Or les droits et l'égalité commencent par le langage, premier processus qui désigne les humains, et le langage dans ce cas d'espèce n'est jamais innocent.** Imposer « Madame le Président » ou revendiquer « Madame le

¹³ On constate le même comportement de la part d'occitanistes nommés à des postes salariés dans les institutions (villes, départements, régions) ... supprimant du jour au lendemain les subventions à des associations vieilles comme le monde et ayant fait largement leurs preuves « d'utilité publique », dont les militants s'étaient battus pour la création de ces dits postes ! Écœurant non ? D'actualité pourtant.

¹¹ Mais pas dans le genre féminin, visiblement !

¹² Rappelons que chez les Occitans, on a longtemps insinué que les textes des Trobairitz n'arrivaient pas à la cheville de ceux des Troubadours. Et que ceux qui étaient de qualité, « *c'étaient des hommes qui se cachaient sous un nom de femme* », forcément !!

Directeur/Recteur »¹⁴, constater que *poétesse* est devenu péjoratif et prôner *poète*, est insultant ou tragique et totalement incompatible avec une égalité de droits. **Et alors même que la misogynie et le sexisme se font de plus en plus exacerbés, car s'exprimant sans la moindre autocensure, au volant, dans les médias, dans les publicités, dans le monde politique, en milieu sportif, par Internet et téléphones portables... Et jusque dans les cours des écoles maternelles et primaires désormais**, où les maîtresses se voient intimer l'ordre, d'un coup de menton et de pied tendu, de renouer les lacets, par des petits mâles élevés dans la religion du mâle (et bien qu'ayant largement l'âge de renouer leurs lacets tout seuls). Devant le refus des maîtresses (mot tellement disgracieux par rapport à maître), ils se tournent vers leur grande soeur (mot tellement inférieur à frère) si elle a le malheur d'être dans la même école qu'eux. Car un petit mâle (tellement supérieur à femelle, désignation des femmes dans la bouche des policiers en Arabie Saoudite)¹⁵ ne s'abaisse pas à renouer ses lacets ni endosser sa veste ni manger seul à la cantine : c'est le

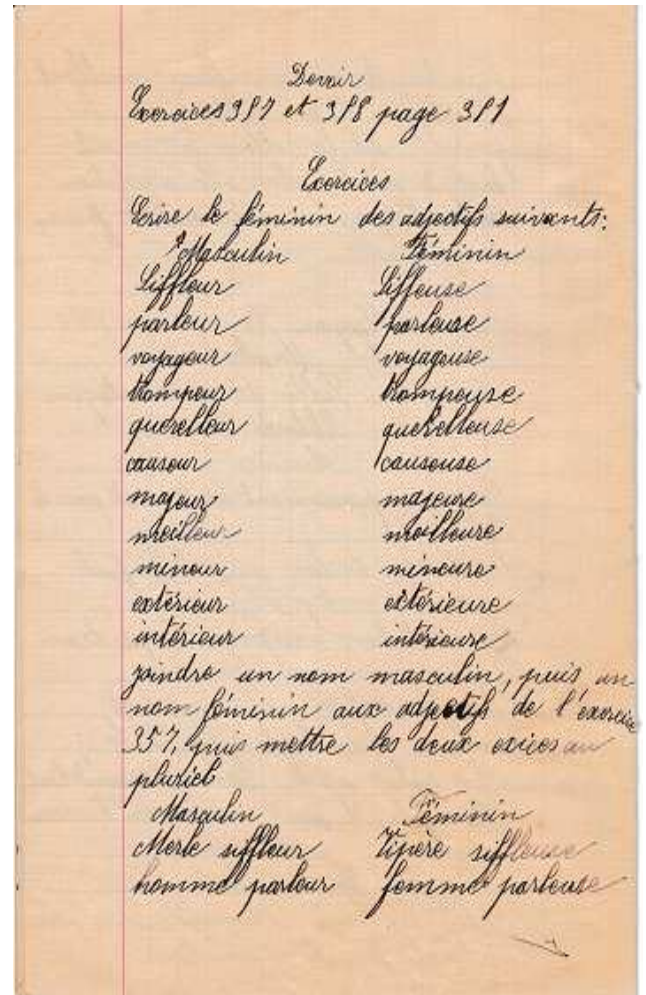
¹⁴ Pas de « Rectrice » car c'est le nom d'une plume (sic !). Ben oui ! c'est la même étymologie latine « *rector, oris nm*, qui régit, gouverne, chef, précepteur ; *rectrix, icis nf*, directrice, maîtresse, reine ». Dévalorisant, rectrice ? Vraiment ? Et c'est donc l'étymon latin qui implique le féminin « rectrice » (et non « recteuse » ou « recteur »). Aux yeux de celles qui refusent « rectrice », une « directrice » a donc deux plumes ? Avec ces faux arguments de linguistique à deux sous, on touche encore au ridicule le plus échevelé.

¹⁵ « Tu diras à ta femelle qu'elle se couvre mieux les cheveux » (à l'adresse du mari dont la femme avait trois cheveux dépassant du foulard, témoignage d'un voisin comprenant l'arabe). Pays où il est aussi interdit aux femmes de conduire. Une Iranienne vient de prendre un an de prison pour avoir eu l'audace (donc le courage) d'assister à un match de volley entre deux équipes d'hommes.

travail d'une boniche à sa disposition, bien dressée elle aussi dans son rôle de boniche (tiens, pas de masculin ?!). Tellement féroce ment éduquées boniches que dans certains collèges, les professeurs ne peuvent placer des filles à côté de garçons, car elles sont vécues comme des êtres inférieurs auprès desquels un mâle en saurait s'asseoir. Écoles où les petites filles se font insulter et faire des gestes obscènes (si ! si ! déjà !) dès l'école primaire (région parisienne), ou reçoivent en pleine figure « *alors, c'est quand que tu fais le trottoir ?* » (collège languedocien) parce qu'elles ont les seins qui commencent à apparaître. Autre collège languedocien où une jeune professeure fraîchement nommée a eu pour premier contact avec ses élèves (15 ans) un pincement de sein additionné d'un « *t'as de beaux nichons !* » de la part d'un futur maquereau peut-être (à parler de trottoir...), auquel elle a eu la présence d'esprit de répondre par un bon coup de genou dans l'endroit inférieur qui lui sert de petit cerveau. Tout geste ou parole de la part de mufles orduriers étonnamment précoces, sans doute élevés dans une porcherie langagière et gestuelle par un père ou un frère aîné relevant plus de la catégorie des *Suidés* que de *l'Homo sapiens* (et encore c'est faire grandement injure aux *Suidés*). Et souvent dans des familles où l'hypersexualisation des fillettes doit émoustiller frères et père (cf. les vêtements effarants proposés à la vente). Car il faut l'avoir entendu dire ou vu faire naturellement et de façon coutumière pour le reproduire ainsi à l'école sans la moindre état d'âme (ce qui n'excuse en rien les jeunes *Suidés*). Nous pourrions rajouter ce vieux professeur d'Université montpelliérain déclarant en plein amphithéâtre que « *les demoiselles ne sont pas à leur place ici. C'est à la maison, à faire le boeuf mironton* ». Nous tenons tous ces

exemples de première main, quand ce n'est pas dans notre propre famille, donc du 100% vécu. Entre le papet, macho archaïque crachant son venin, pour qui les féminins sont des papiers gras imposés par des « elles » idiotes d'y tenir, le jeune arrogant jouissant de rabaisser une Présidente à une simple Madame, et les morveux pour qui les filles sont forcément des futures prostituées à insulter et à palper à leur guise, en passant par des femmes reniant elles-mêmes la féminisation de leur métier, l'étau se resserre chaque jour, puisqu'il commence à s'exercer dès les premières tranches d'âge en culottes courtes. Belle régression (nous ne sommes hélas pas la seule femme à le constater, des hommes normaux le constatent aussi et s'en émeuvent) qui conduit au bonheur de l'humanité à grandes enjambées, « elles » (jeunes et vieilles) s'en aperçoivent tous les jours. Voiles noirs sur « elles », réels ou symboliques ou lexicaux, tellement bien inculqués qu'« ils » sont arrivés à les rendre parfois consentis ou à essayer de le faire croire (voiles consentis, prostituées consentantes, violées consentantes, battues comme plâtre consentantes, on connaît le sinistre refrain) ... Ou alors à la poubelle, comme les papiers gras, ou lapidées, ou sur le trottoir ! Et plus vite que ça !!

Pour avoir une idée du lexique et des proverbes misogynes occitans, consulter notre ouvrage *Escrichs sus lei femnas, Escrichs de femnas* (393 p, IEO Lengadòc, 2012, voir au chapitre Publications sur notre site).



pageons voyageur	colombe voyageuse
enfant trompeur	personne trompeuse
enfant quercelleur	fillette quercelleuse
garçon causeur	fille causeuse
soldat majeur	cantinière majeure
fruit meilleur	femme meilleure
garçon mineur	enfant mineure
^{logement} membre extérieur	pièce extérieure
membre intérieur	chambre intérieure
masculins au pluriel	Féminin au pluriel
cherles siffleurs	tesires siffleuses
hommes parleurs	femmes parleuses
pageons voyageurs	colombes voyageuses
enfants trompeurs	personnes trompeuses
enfants quercelleurs	fillettes quercelleuses
garçons causeurs	filles causeuses
soldats majeurs	cantinières majeures
fruits meilleurs	femmes meilleures
garçons mineurs	enfants mineures
logements extérieurs	pièces extérieures
membres intérieurs	chambres intérieures

Problèmes

Un commerçant qui a fait faillite

Spécialement pour Neuhoff, Aubert et compagnie, une leçon de formation des féminins - Cahier d'écolier (1899) de Gajan (34)